Les leveurs d'écorce

Du 2me 9bre le Conseil assemblés apres
le Service Divin le Sieur David Samuel Pig
Gouverneur à raporté que hier fesant la
tournée de bois de cette Commune rière Aubon
en qualité de forestier avec le Sr Pierre Moyse
Reymond autre forestier ils ont trouvé plusieurs
plantes de bois noir au Bois des Citterne soit
au Chalet Neuf que lon à pris Lecorce et
ayant trouvé une Caboule de la Cotte du Mid
apartenant à un Guignard de Labbaye
qui leur à paru être faite avec les dittes
Ecorces ils en ont pris quelques unes qui
ont rajouté sur une ou deux de ses plantes
parfaitement bien il demande avis de ce
qu'il doit faire, ce que passé en deliberation
il à été Ordoné que les mêmes doivent point
les deux forestiers d'aubone qui sont du
Chenit et alles demain faire un retranchage
en deue forme et avisé le dit Guignard
d'y partir presence, et ensuite en dresser un
Verbal bien Sirconstancié afin de le produ
pour qui Soit deliberé plus outre
Le Sr Just Pre Abram Rochat Inspecteur à rap
que Son frère Jaques David avoit un Cheval qui
poussoit du Gourme par les Naseaux, il a
été Ordoné aud Rochat frere present de le
resserré et devité Communication avec les autres

ACL, A7, du 18 septembre 1785

Du 2me 8bre. Le Conseil assemblé après le Service Divin. Le Sieur David Samuel Piguet, Gouverneur, a rapporté que hier, faisant la tournée de bois de cette commune rière Aubonne en qualité de foretier[1] avec le Sr. Pierre Moyse Reymond, autre foretier, ils ont trouvé plusieurs plantes de bois noir au Bois des Citernes, soit au Chalet Neuf, que l'on a pris l'écorce et ayant trouvé une caboule[2] du côté du midi appartenant à un Guignard de l'Abbaye, qui leur a paru être faite avec les dites écorces, ils en ont pris quelques-unes que ont rajouté sur une ou deux de ces plantes parfaitement bien. Il demande avis de ce qu'il doit faire. Ce que passé en délibération, il a été ordonné que les mêmes doivent prendre les deux foretiers d'Aubonne qui sont du Chenit et aller demain faire un retronchage en due forme et aviser le dit Guignard d'y prêter présence, et ensuite en dresser un verbal bien circonstancié afin de le produire pour qu'il soit délibéré plus outre[3].

On lève donc les écorces soit pour construire de modestes cabanes capables d'abriter les charbonniers, à l'occasion les bûcherons, soit pour en obtenir du tanin :

Piguet-Dessous. – Cet établissement, exploité pendant deux siècles par la même famille des Grands-Piguet, utilisait de l'écorce de sapin en guise de tanin. Peut-être cette écorce se triturait-elle à la main, procédé long et ennuyeux. Il fallut aviser et trouver un procédé plus expéditif. Une râperie dans les règles s'installa sur l'Orbe, à cinq minutes de la tannerie. L'avoyer et Conseil de Berne, donnèrent, en 1763, l'autorisation nécessaire[4].

Le développement qui suit s'attachera plutôt aux écorces que l'on lève pour recouvrir des châssis en vue de faire des cabanes plutôt que pour servir de tanin aux tanneries de la région, celle des Piguet-Dessous en particulier.

Cabanes d'écorce. Ce type de construction n'est donc pas récent, avec en apparence un seul exemple restant, l'Hôtel du Bûcheron dit aussi la Cabane à Arthur, du nom de son constructeur. Cette ancienneté est prouvée par les dessins[5] et photos qui suivent.

[1] On écrivait et on prononçait sans aucun doute foretier et non forestier.
[2] Cabane
[3] Orthographe et ponctuation rectifier dans une mesure mineure.
[4] Auguste Piguet, Le Chenit III, 1971, p. 138. L'acte de 1763 reste inconnu.
[5] Référence malheureusement perdue.

10. Hutte-toit

Abri de bûcherons. Sur un bâti de rondins sont fixées des branches qui supportent de grandes plaques d'écorce de sapin. Les plaques de cette dimension ne peuvent être levées que sur les troncs des arbres abattus en été. Le toit à deux pans a le faîte déjà orienté contre la pente.
(Commune de Murg, lac de Wallenstadt.)

1. Balme

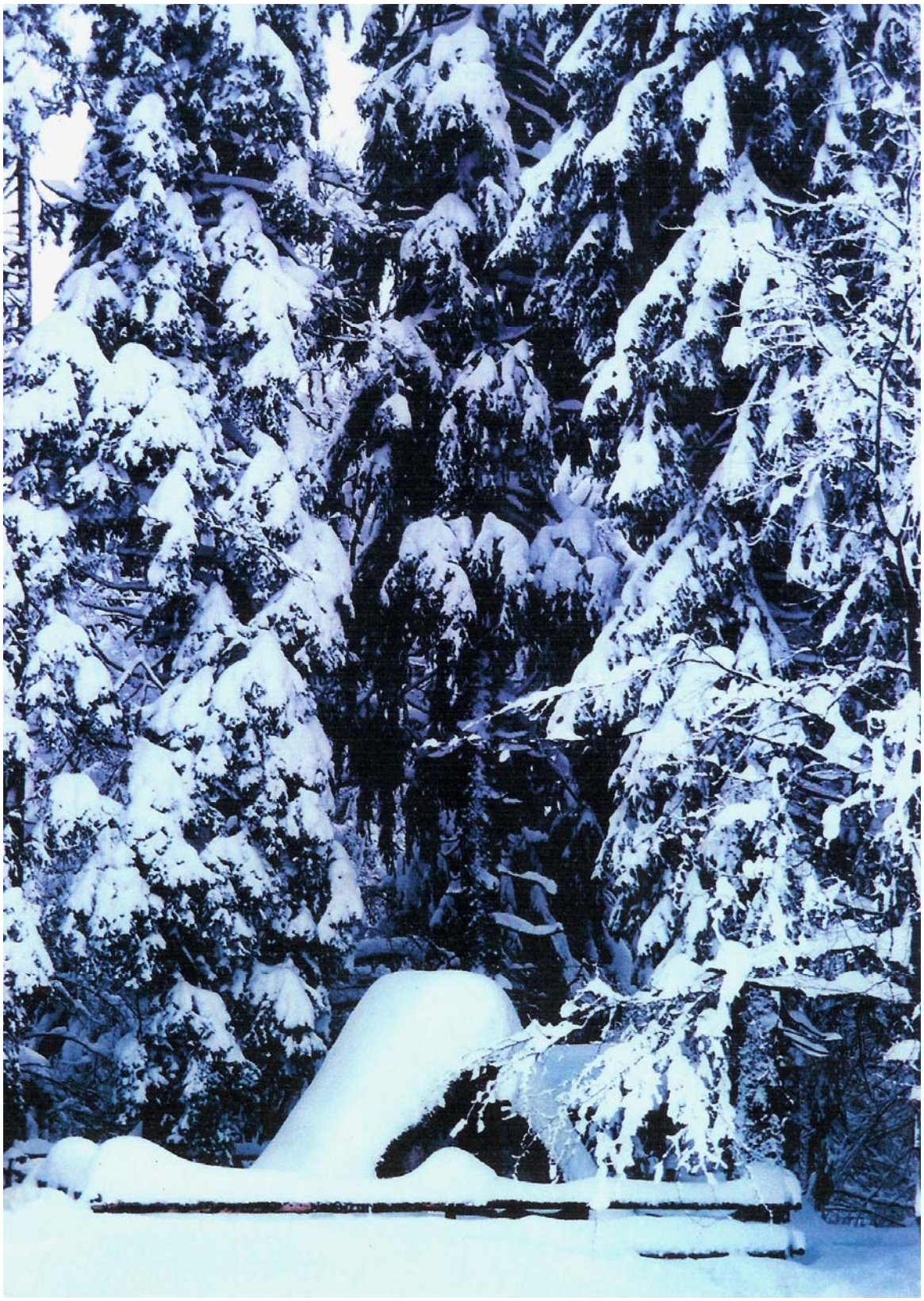
Utilisée par des ouvriers forestiers comme abri pour le jour, cette hutte se compose d'un bâti de perches accoté à un surplombement de roche et recouvert de plaques d'écorce de sapin clouées. (Commune de Murg, lac de Wallenstadt.)

Une énorme coupe effectuée sur territoire français, dans la région du Chalet Brûlé. Les écorces ont servi pour revêtir la petite cabane de gauche, dont la forme rappelle l'actuelle Cabane à Arthur, et pour recouvrir le grand couvert du centre. Le chantier est d'importance, voire gigantesque, avec une équipe de bûcherons qui pouvait compter sans doute une bonne douzaine d'ouvriers.

Autre cabane dont les parois au moins sont recouvertes, ainsi que l'était anciennement l'abri de la Pisserrette, sur la route Le Poteau-Le Reposoir.

Des écorces fraîchement levées. Année 2008.

Risoud, 1918. A l’arrière des écorces en tas dont l’usage nous échappe, cabane ou tannerie ?



La cabane à Arthur, si petite dans l’immensité de la forêt.

Rencontre avec l'oncl'Arthur – *du 7 septembre 2008 -*

Tout en décollant mes écorces sur un arbre de pâturage abattu en un rien de temps, je m'imaginais qu'il était là, le vieil oncle, pas très loin, appuyé contre un autre tronc qui était bien debout celui-là, car je n'allais quand même pas déguiller tous ces vaillantes plantes qui infestaient le pâturage depuis que les fromagers n'avaient plus besoin de bois, puisqu'il ne fabriquaient plus, ça faisait très exactement cinquante et un ans. Et le vieil oncle, trapu et fort, avec sa barbe qu'il ne soignait pas tous les jours, il fumait sa pipe, comme en récréation, et me regardait avec son air tout à la fois méfiant et moqueur. Il était, oui, de ce genre de citoyens qui prennent vite les autres pour des infirmes, tout au moins pour des individus d'une catégorie de sous-hommes qui en savent moins qu'eux qui furent là depuis des décennies, voire des siècles avant ces cradzets que nous sommes.

Donc il me regardait tranquillement lever les écorces, et finalement il ne trouvait rien à redire, puisque j'accomplissais ce que lui avait fait autrefois de même manière, exactement, et qu'en plus j'étais appliqué et sérieux, prenant garde à ne créer aucune fente dans la masse de la matière dont on voyait en même temps le rugueux de l'extérieur et le lisse de l'intérieur qui pissait encore un rien d'eau, alors que nous étions déjà à la fin du mois d'août. On sentait l'odeur de la fumée de sa pipe, à l'oncle, un tabac corsé. Et celle-ci se mélangeait à l'odeur de l'écorce, qui n'avait pourtant pas encore atteint sa pleine maturité, puisque trop fraîche encore pour développer le maximum de ses senteurs tanniques qui arrivent même parfois à vous indisposer en un espace clos, tant elles sont fortes et pénétrantes. En l'on sentait aussi, je le pense, ma propre odeur, puisque je transpirais à grosse gouttes en une journée chaude de fin d'août, un temps qui n'est plus à vrai dire pour s'adonner à un tel travail, mais tant pis, on ne choisit pas toujours l'époque à laquelle on veut accomplir tel ou tel ouvrage qui presse et ne peut attendre.

Il me dit alors :

- Dans le fond, ma cabane, elle était joliment fichue. Alors, en quelque sorte, qu'elle ait brûlé, ce n'est pas un drame !

Et il disait cela de sa propre cabane, en réaliste qu'il était, presque impitoyable dans ses jugements définitifs et à l'emporte-pièce. Mais sans néanmoins qu'il n'ait été dénué d'une certaine poésie, puisque c'est lui-même qui avait construit cet abri qui en somme ne lui rendait service que de sept en quatorze, quand il venait par ici abattre des arbres dans le gros de la forêt et non pas dans le pâturage ainsi que je le faisais. Le plus souvent cependant il allait plutôt contre en bas, du côté des Pierres Plates, et qu'alors il remontait au chalet pour s'abriter ou pour se reposer à midi. Mais il y avait qu'au chalet il pouvait y avoir du monde en saison, et que lui, ce qu'il aimait surtout, c'était la solitude. Et c'est pour ça qu'il avait construit cette cabane, et que même, il

paraît, la chose était très vague dans mes souvenirs, il en avait construit une autre, là-bas, droit au dessus du chemin qui conduit au chalet. Mais tout cela datait, et cette seconde cabane, le bétail en était arrivé à bout très tôt, de sorte que l'on ne découvrait plus rien, et même pas l'emplacement. C'est dire si ce genre de construction s'intègre au paysage et que s'il vient à disparaître, il ne laisse aucune trace. Aucune, mis à part peut-être, en grattant la terre, quelques clous et des petits bouts de tôle, un péclet et des épares aussi peut-être…

Qu'elle ait brûlé n'a pas été un drame. C'est ce à quoi je pensais. On trouvait bizarre que je n'en ai pas été plus affecté. Comme si j'avais eu du plaisir à la reconstruire. Tandis que c'était surtout du travail, un petit calcul à cet égard me permettait d'aligner cent heures au moins. Et pas des heures de rien. Des heures pénibles où tu t'éreintes et où parfois tu te dis déjà que ce n'est plus de ton âge. Mais néanmoins, ces heures, si nombreuses étaient-elles, elles ne me pesaient guère, puisqu'elle se suivaient les unes les autres sans à coup, je veux dire par là que les différentes tâches de la reconstruction pouvaient s'accomplir presque sans réfléchir, et avec la chance encore de trouver que l'on pouvait lever des écorces à cette époque, c'est-à-dire que la sève, loin d'être redescendue, était encore montante, surtout pour ces bois de pâturages qui, plus que les autres, semblaient vouloir faire durer la saison. Pas étonnant qu'ils aient eu une pousse si active tandis que j'assénais des vérités à l'oncle dont il ne savait que faire, lui persuadant que ces arbres là ne servaient à rien, qu'ils étaient trop nombreux par la seule paresse des propriétaires, dont lui-même, et que dessous il poussait cette multitude de chardons que l'on aime tant !

L'oncle, il était là contre son tronc qui semblait lui être devenu ami. Il hochait la tête sans répondre. Il fumait toujours. Il était tout dans ses pensées qui n'étaient pas forcément les miennes. Il philosophait, sur l'existence probablement, que l'on vit sans toujours savoir à quoi ça sert, et que si pour une génération donnée, on n'aurait pas fait en somme que de servir de point de jonction entre deux autres générations, celle qui a précédé et celle qui suit ? On se pose des questions, oui, même qu'on est là et qu'on croit vivre, même qu'on travaille et qu'on abat des arbres pour en enlever les écorces. Et que finalement on trouve à cela une certaine jouissance. Car il y a déjà ce que l'on voit, les branches par terre, avec les colchiques à profusion entre et que l'on malmènera quelque peu par notre travail. Il y a ce tronc que l'on dépouille de ses écorces et qui se trouve tout blanc, un peu comme si on vous enlevait les habits et qu'alors se découvrait votre peau toute laiteuse de ce qu'elle ne voit jamais le soleil. Il y a ce grand soleil que l'on voit au-dessus des arbres et qui disparaîtra avant le soir, à ce qu'on nous annonce, alors profitons-en !

- Que racontes-tu, qu'on n'aura plus le soleil en fin d'après-midi. Mais qui te l'a dit, grand menteur, Regarde voir ce beau ciel qu'on a, pas un nuage, rien, alors, moi, tes histoires, je les crois pas, bourrique !

Je n'insiste pas. On voit les traces des deux feux que j'ai faits hier. L'un d'eux fume encore. Un énorme tronc que j'y avais mis et qui s'est tout consumé de

Toute pimpante. Mais pour combien de temps ?

l'intérieur, de manière que maintenant, il ne reste quasiment plus que l'écorce. C'est vrai, on sent encore la fumée. Et l'on sent surtout ces odeurs d'arbres et d'écorce qu'on lève. On est bien, dans le fond, même qu'on transpire à grosses gouttes. Plus qu'Arthur qui n'en fout pas une rame et qui se justifie.

- J'ai plus l'âge de m'esquinter à lever des écorces. Ma cabane, et bien, voilà, maintenant, je te la donne. Je te charge de l'entretenir. Moi j'ai plus le goût ni l'envie. Encore moins la force.

Plus l'envie, plus l'envie, facile à dire. Et moi, l'ai-je, surtout que là il faut la reconstruire. La foudre ou un imbécile y a bouté le feu. Elle s'est consumée. Entièrement comme le tronc de tout à l'heure, mais non de l'intérieur, en un gigantesque brasier qui a peut-être même, tant il était violent, condamné les arbres qui étaient là, tout autour, et dont les branches maintenant sont roussies.

- Viens quand même t'asseoir un peu, va, oncl'Arthur.

Il vient. Il s'assied sur l'écorce du tronc qui reste en place, à partir du milieu de la longueur, là où est le plus de branches, mais celles-ci, je les ai déjà coupées. Je tire le sac à nous et j'en sors le peu qu'il y a. On ne va pas faire des agapes avec ça. C'est simple, j'ai rien qu'une banane et du thé dans un thermos, avec un seul verre qui est le capuchon. Je remplis ce godet d'alu et je le lui tends qu'il prend dans sa grosse main calleuse. Il boit. Il boit facile car le thé n'est pas bouillant. Je le regarde boire. J'aime, n'empêche, cette grosse figure

ronde avec la barbe qu'il a. Ce visage buriné, ce beau visage, avec une moustache fournie et solide. Un beau type dans le fond, cet Arthur. Une conversation un peu limitée il est vrai, mais c'est son genre. Il ne fait pas de longues phrases. Il parle souvent par un ou deux mots sans qu'il n'y ait de rajout. Il dit oui. Il dit que veux-tu. Il hoche la tête en disant : tu crois. Il n'est jamais certain que vous lui racontiez la vérité. Il doute un peu de tout. Et puis il y a surtout qu'il est de deux générations avant vous et que vous, pour lui, vous ne serez jamais qu'un gamin parmi tant d'autres, c'est-à-dire pas grand-chose. Bien entendu, pas encore ressuyé derrière les oreilles ! Pas qu'il ne vous aime pas. Mais il y a que c'est sa vie qui passe avant la vôtre qui n'en est qu'à son devenir, tandis que la sienne, il le sait trop bien, elle est déjà derrière lui. Et en un certain sens il ne le regrette pas. Tous ces arbres qu'il a fallu abattre à la hache et à la scie, pas question ici de tronçonneuse, pour gagner sa vie. Ca n'est pas croyable. Encore beau qu'après tant de fatigues on puisse encore se tenir debout. Donc pas question de recommencer une telle vie, plutôt s'encrotter directos qu'avoir encore autant de peine en ce bas monde qui est pourtant le seul monde que l'on puisse avoir.

L'oncle Arthur, il me dit encore :

- Et cette cabane, maintenant que tu l'as reconstruite de tes propres mains, tu vas l'appeler comment. Tu vas quand même pas lui redonner mon nom ?

C'est une question qui ne m'effleure pas. Il s'agit de la cabane à Arthur, quand bien même elle brûlerait encore deux ou trois fois et que moi ou un autre ait le courage de la reconstruire. Elle est la cabane à Arthur parce qu'elle occupe le même espace, que c'est donc le même air qu'ici l'on respire, et parce que surtout, la forme qu'elle a, c'est lui qui l'a inventée, ou plutôt réinventée, étant nécessaire de se souvenir que dans le temps, des cabanes de ce genre, elles étaient probablement courantes, bâties par des charbonniers à proximité de leur meule.

Mais c'est pas le tout, ça, il ne faut pas penser qu'à la cabane, plutôt à cette grande et sainte nature qui nous entoure. A cette fourmilière qu'on a dérangée dans nos travaux, tout en prenant pourtant garde de ne pas l'abîmer. Du respect que diable. Ma foi, pour les colchiques, on n'y peut rien, ils sont trop nombreux depuis quelques jours, ils ont envahi ce coin de pâturage. On est là, assis, l'un près de l'autre, chacun avec ses réflexions. Il fait bon. On est en chemise. On regarde ce qui nous entoure, on voit des trous de sangliers dans le pâturage, pas loin. Ils passent toutes les nuits et rebouillent à chaque fois un nouveau coin. Faudrait leur donner un bon coup de fusil. Mais on n'a pas de fusil, même pas une cata ! On a oublié la totalité des facéties guerrières de nos enfances. On n'est plus là que pour le boulot, quoique aussi pour cette sainte impression que l'on a de cette immense nature qui nous entoure et nous encadre. Ainsi, même si Arthur n'était pas là à côté de moi, il y aurait quelqu'un d'autre, l'un de ses frères, son père, son arrière-grand-père, tous ceux qui sont passé par là. Leur ombre n'est pas disparue. Elle n'est certes pas très visible, mais elle est là

quand même, là-bas sous ce grand érable sycomore ou au fond du vallon. Ou encore plus loin, dans les environs du chalet. Ombres bienfaisantes. Ombres qui te permettent de n'être jamais seul. Et jamais dans la frayeur de la solitude. Et jamais dans des interrogations qui seraient désespérées. Tout t'entoure, t'encadre et te protège. Tu es moins seul ici que dans le reste du monde. Et tu es toi-même, pleinement.

- *N'est-ce pas, oncl'Arthur ?*

L'oncle Arthur ne m'a hélas pas répondu. Je me tourne à gauche, là où il était. Plus personne. Je regarde le tronc contre lequel il se tenait tout à l'heure appuyé tandis qu'il fumait. Disparu. Je suis seul. Je suis seul et je comprends qu'il ne fut jamais là, que ce n'était qu'un grand rêve que j'avais dans la tête, alors que je levais les l'écorces ainsi qu'il l'avait fait, autrefois il y a longtemps. Il y a plus de soixante ans !

Sblochnée.